

PRÉFACE

On ne sait pas pourquoi ça arrive. Pourquoi deux regards se croisent, pourquoi, au cœur d'une assemblée, d'une réunion, d'une soirée, deux personnes se rencontrent. On parle de phéromones en amour, en amitié on ne dit pas ce que c'est. Mais ça arrive, *ça*. Le truc qui passe d'une personne à une autre sans que personne n'y comprenne rien.

Dans le cas d'Alexandra Bitouzet, c'est d'autant plus surprenant que le jour où nous nous sommes rencontrés, elle était accompagnée de sa sœur jumelle, Lili. Qui veut dire que le regard d'Alexandra se doublait de celui, identique, de sa sœur. Qu'en somme, ce qui s'est passé entre Alexandra et moi aurait pu se passer entre Lili et moi. De la même façon que, dans les mois qui suivraient, je serais témoin de situations où quelqu'un se posterait devant Lili, la prenant pour Alexandra, et lui dirait : tu ne me reconnais pas ? Et le quiproquo qui s'ensuit (et qui certainement lasse les jumeaux et les jumelles de tous horizons).

Non.

Alexandra m'a regardé, j'ai regardé Alexandra, et *quelque chose* est passé. On n'a pas cherché plus loin, on a pris le truc comme il venait : Félicie Dubois, notre éditrice commune alors, nous a présentés l'un à l'autre, puis on s'est assis sagement et on a écouté Mathieu Simonet chez qui nous nous trouvions

faire une lecture du petit livre que lui aussi publiait chez Emoticourt, *Les corps fermés*.

Je me souviens aussi du jour où Alexandra et moi avons décidé d'écrire ensemble : elle avait un pansement autour de la tête et j'avais le coude cassé — je ne portais pas de plâtre, le médecin avait décidé de laisser la nature faire son boulot, il avait dit : ça va faire mal mais vous allez récupérer plus vite. Je tapais de la main gauche, sur le clavier de l'ordinateur, l'écriture ne m'abandonnait pas. Je me trouvais chez un ami, près de Nîmes, j'avais pris de la distance avec Paris et le passage d'une histoire à une autre, la fin d'un amour et la rencontre avec Éric. Alexandra et moi nous nous parlions par sms, mail, *Facebook*, on utilisait les moyens modernes, tous, mis à notre disposition et on s'approchait l'un de l'autre, ou plutôt : nous rapprochions nos écritures l'une de l'autre. Nous avons décidé ce jour-là d'écrire ensemble, et là encore il faut être précis : nous nous étions mis d'accord sur un dialogue qu'elle commencerait et que nous poursuivrions au fil des envois de l'un à l'autre. Nous avons lu cet échange à La Charité-sur-Loire (Alexandra y fait allusion dans les pages de ce *Journal*) devant un spectateur unique qui, au beau milieu de cette première fois, nous avait interrompus parce qu'il devait s'en aller. Nous n'avions rien dit parce que nous étions coupables, Alexandra et moi, de quelque chose d'indéfini, mais qui nous rapprochait. C'était aussi le titre de notre échange, *Les Coupables*.

Quand Alexandra a rejoint l'écurie de Jacques Flament, j'ai été heureux que nous partagions à nouveau un éditeur. C'était encore ce *ça* entre nous, qu'on ne comprend pas, mais qui disait d'une manière simple : qu'on était compatible. Nous. Nos écritures surtout. Lorsque l'on se parle, Alexandra et moi, lorsque l'on parle de nous, il faut garder à l'esprit que l'écriture est

omniprésente. Que si l'on devait parler de couple pour nous qualifier, ce serait un couple à trois. Ou peut-être que ce ne serait pas un couple du tout mais simplement : l'écriture, et ses prolongements humains. Comme si l'écriture était une sorte de monstre tentaculaire dont nous serions les terminaisons, nous, les écrivains, du moins : certains écrivains relatifs à une même écriture, qui les relierait. Cette écriture du moi que l'on nous reproche parfois, que l'on se reproche à soi-même souvent, au point que certains jours, on se demande si on a le droit d'écrire.

Sa vie.

La leur, celle de ceux qui nous entourent.

Le *Journal*. Avec un grand *J*.

Le *Journal* avec un grand *J*, c'est un autre monstre, hybride, qui rapproche un certain type d'écrivains les uns des autres. Preuve en est que ce titre-là ne varie pas de l'un à l'autre. Parfois on y ajoute un sous-titre, une précision, une datation, une citation. Mais que ce soit pour Kafka, pour Woolf, pour Plath, pour Callès, Emery, Herrou et pour Bitouzet aujourd'hui, le *Journal* s'intitule ainsi.

Il n'en démord pas.

Il mord certainement, la main qui s'approche de lui, et parfois il se mord lui-même – que ce soit la queue en se courant après ou la patte jusqu'au sang, pour se délivrer de quelque chose, un piège quelconque, une culpabilité là encore : celle de se dire, celle de se montrer à visage découvert, celle de s'aimer certains jours et de ne pas s'aimer les autres, et de tendre vers l'autre, vers vous, ce miroir dans lequel vous vous regarderez vous-même avec vos forces et vos faiblesses.

Quelles sont les forces d'Alexandra Bitouzet ?

Sa prose unique, puissante, orale presque, sa voix qui enfle quand elle est en colère, contre les autres, contre la société,

contre elle-même, sa syntaxe qui désarçonne d'une phrase à l'autre, cette simplicité qu'elle a à faire croire qu'elle ne sait pas écrire – une espèce de modestie, de classe peut-être, une timidité, une incapacité à accepter que l'on est meilleur(e) qu'un(e) autre – alors que tout est juste, que tout est neuf même dans la narration des choses les plus communes (le travail, la famille) et des sentiments les plus partagés (la peur, l'amour).

La peinture, unique là encore, qu'elle donne de ce noyau indestructible qu'elle a construit autour d'elle, les poings et les dents serrés, et qu'elle protège bien plus qu'elle ne s'épargne : son fils, Léopold, sa fille, Elisa, et l'homme de sa vie, Jule.

Entrer dans le *Journal* d'Alexandra Bitouzet, c'est se hisser sur la pointe des pieds d'abord pour saisir une image d'ensemble de ce noyau familial : un canapé, une télévision, des boucles blondes, un hamster et la main calleuse, sûre d'un agriculteur. C'est s'en approcher ensuite, au plus près des corps et des sentiments, à travers ceux d'Alexandra, et comprendre, peut-être pour la première fois, ce que c'est qu'une femme, qu'un écrivain, qu'une amante et qu'une mère. Pour la première fois, j'insiste : la force de l'écriture d'Alexandra, c'est d'incarner l'espace de ces quelques pages, toutes les femmes et toutes les mères.

Ce n'est pas donné à tout écrivain.

Ce n'est pas donné à Alexandra : c'est pris au moyen d'une lutte sans merci avec soi. Parce qu'être écrivain, et être écrivain *comme ça*, avec une telle intensité, ne rend pas plus fort, non. Au contraire, ça fragilise, ça pose des questions, ça ébranle, ça émeut, parfois même ça tue.

Ses faiblesses à présent ?

Peut-être ces moments où le quotidien, la société, le travail prennent le dessus, où l'écriture, à force de se heurter à la vie, vacille et trébuche, ces pages où l'écrivain doute, d'elle-même,

BITOUZET

de l'écriture. Ces moments où le *Journal* n'*introspecte* plus le *je*, mais se retourne contre lui-même et se remet en question.

Les pages que vous allez lire sont rares.

À la fois par leur qualité, mais aussi parce qu'au terme de ce *Journal* inachevé, Alexandra Bitouzet a décidé de ne plus écrire. Ce n'est pas un suspense que je romps : c'est une donnée capitale pour entrer pleinement dans cette lecture.

Savourez-la.

LAURENT HERROU
Février 2017

JANVIER

Le début ne laisse pas présager la fin.

HÉRODOTE

Vendredi 1^{er} janvier.

Une des dernières choses que j'ai faite en 2015 a été de me couper les ongles des pieds. On réveillonnait chez moi, chez nous, j'allais enfiler mes tongs (réchauffement climatique oblige) et ma sœur, attentive aux moindres détails, allait me demander si je me laissais pousser les griffes. Alors avant que tout le monde arrive, je les avais taillés. Elle n'avait rien remarqué. La température ce jour-là était si relativement élevée qu'on avait envisagé de faire un barbecue plutôt qu'un cuissot de chevreuil. C'est Jule qui avait proposé de s'occuper de tout. Les courses et le dîner. Il avait réalisé un foie gras maison pour la seconde fois. Le premier était mi-cuit, le deuxième, pas cuit du tout. Mais pour faire honneur, on avait mangé. Aussi parce que Jule a un sacré caractère et que s'il s'était vexé, ça aurait rapidement pu dégénérer et comme la soirée avait tout juste commencé, et que tout semblait bien se passer, on avait tout mangé en faisant des *hum* ! de grande satisfaction ! Lili était venue avec Valérie, une amie parisienne très sympa et très partante pour faire la fête. Valérie a passé la soirée à nous offrir

des cigarettes, des fines. « Des clopes de putes », elle disait. Nous, on s'en foutait, on fumait à l'œil. À chaque fois qu'on ouvrait la porte-fenêtre, pour sortir fumer, quelqu'un m'arrachait le dessus du pied à cause des tongs.

J'avais écrit un texte juste avant le réveillon de Noël. J'y disais que je ne voulais pas réveillonner. C'est Lili qui recevait et elle avait été un petit peu vexée. Fragile liberté d'expression. Je lui avais plus ou moins expliqué, les fêtes c'est compliqué, surtout cette année, avec tous ces morts qu'on se traîne et puis surtout, ce n'était pas mon tour d'avoir mon fils le 24. C'est une chose à laquelle on ne pense pas lorsqu'on divorce, par consentement mutuel ou pas. Une chose à laquelle on n'est jamais préparée, les fêtes sans nos enfants. Les anniversaires, les nôtres et leurs anniversaires surtout, sans eux. Les festivités ratées. Les larmes aux mauvaises dates. Les larmes qui emmerdent tout le monde. Et puis les conseils des gens : « ça va, il est pas mort », « force-toi un peu pour ta fille ! », « sympa pour ceux qui se font chier à recevoir ». J'avais donc mis le paquet pour le 31, de toute façon, j'avais mon fils et aucune excuse valable.

Jule aussi avait mis le paquet. Mais quand il avait voulu le découper, le cuissot était tombé par terre, avait glissé dans le jus, dans le gras de la sauce. Jule était passablement agacé de laver le sol alors que la fête battait son plein et que nous dansions sur *Cotton Eye Joe* de Rednex. À minuit, on s'était tous chaleureusement embrassés. Vers deux heures, Anne-Marie était venue nous souhaiter la Bonne Année, elle était plutôt guillerette. On avait fini de se bourrer la gueule ensemble et on était partis se coucher chacun de notre côté.

Le soleil commençait son ascension.

2016 pouvait pointer son nez, je l'attendais.

J'avais les ongles de pieds taillés.